

Formation collégiale et libre arbitre.

M. Pierre Foglia écrivait dans La Presse du jeudi le 16 mai 1996:

"Je précise que je crois profondément à bien peu de choses, deux ou trois. La justice sociale, l'éducation, la subversion (...). Je crois profondément que l'avenir de l'Homme et de sa fiancée ne se joue pas à la Bourse, à l'Université, dans un Parlement, dans un journal, dans un laboratoire de recherche. Je crois profondément que l'avenir de l'humanité se joue, chaque jour, dans la classe d'un prof de philo qui donne un cours sur le libre arbitre à de futurs plombiers, de futurs flics, coiffeuses, infirmiers, informaticiennes et vendeurs de chars usagés."

Je pense que M. Foglia faisait référence directement à ce que l'Avis du Conseil supérieur de l'éducation appelle le "domaine des humanités dites classiques" au cœur duquel réside, depuis le siècle des Lumières, l'impératif catégorique de Kant: "Agis toujours de telle sorte que tu traites l'humanité en toi comme dans les autres toujours aussi comme une fin, jamais simplement comme un moyen.". Domaine que le Conseil supérieur de l'éducation voudrait majoritairement remplacer par "l'univers des sciences de la nature, des sciences appliquées et des technologies ainsi que celui des sciences humaines et sociales". Bien que toutes ces sciences soient bien utiles, aucune de celles-ci ne vise spécifiquement et de façon aussi centrale que la philosophie le développement d'un sens critique (incluant l'autocritique) nécessaire au libre arbitre. Le Conseil supérieur de l'éducation veut-il fonder le sens moral (lire autonomie et liberté) de nos jeunes sur l'enseignement de ces sciences? La science vous dira comment faire du bien mais jamais pourquoi faire le Bien. C'est là l'affaire du libre arbitre et non du savoir scientifique. Cette faculté de se déterminer par sa propre volonté que l'on nomme libre arbitre ne résulte pas d'un savoir et ne se transmet pas comme un savoir ou par un code d'éthique ou de déontologie. Cette faculté ne peut émerger que par le déploiement, chez notre jeunesse, de la capacité d'aller interroger le fondement des choses à l'aide de la pensée logique et rationnelle, par la distanciation vis-à-vis de son vécu quotidien et par une profonde interrogation sur les finalités de l'agir humain. Dans ce sens, il ne s'agit pas de donner des réponses mais d'aider à formuler des questions auxquelles seul le libre arbitre doit répondre. C'est là d'ailleurs que repose et réside la seule véritable démocratie.

À l'intérieure d'un cours de 45 heures, seul un thaumaturge pourrait faire naître une telle faculté chez un étudiant qui est immergé dans un monde où tout le pousse à consommer bien avant que de juger. Même son éducation lui apparaît comme un objet qu'il doit consommer pour arriver à la délectation suprême, au plus grand bonheur, c'est-à-dire à la "cote R" la plus élevée.

Nous avons besoin de la science. Nous n'en manquons pas. Nous avons besoin de la littérature. Nous en avons. Nous avons besoin de l'éducation physique. Nous en avons. En ce monde où elle est presque disparue, nous avons plus que besoin de la philosophie. C'est de la philosophie dont je parle. Je parle de logique et d'argumentation, je parle de questionnements sur les fondements de nos connaissances, je parle de questionnements sur l'être humain, je parle de questionnements sur la religion, je parle de questionnements sur la politique, et non seulement d'un cours d'éthique. Je parle de ce qui est nécessaire à

l'émergence d'un libre arbitre. Je parle de ce qui est nécessaire à une véritable démocratie. Je parle, tout comme M. Pierre Foglia, de l'avenir de l'humanité.

Je terminerai en me référant à M. Michel Jébrak, président du Comité scientifique du 72^e congrès de l'Acfas:

Michel Jébrak affirmait, dans Le Devoir du 10 mai 2004, que "Le découpage des disciplines en multiples spécialités conduit à des savoirs de moins en moins lisibles, difficiles à comprendre même pour les savants entre eux: c'est le savoir en miettes!

Ainsi, au moment où on l'utilise le plus, la science paraît à la fois moins lisible et moins crédible. Cette baisse de la valeur morale de la recherche a des incidences sur le statut du chercheur, passant de la figure de référence à celui d'un technicien manipulé, parfois manipulateur. Ce déclin moral s'accompagne d'une baisse sensible des vocations."

Merci de votre attention,

Serge Campagna

Membre de la Nouvelle Alliance pour la Philosophie au Collège (NAPAC)